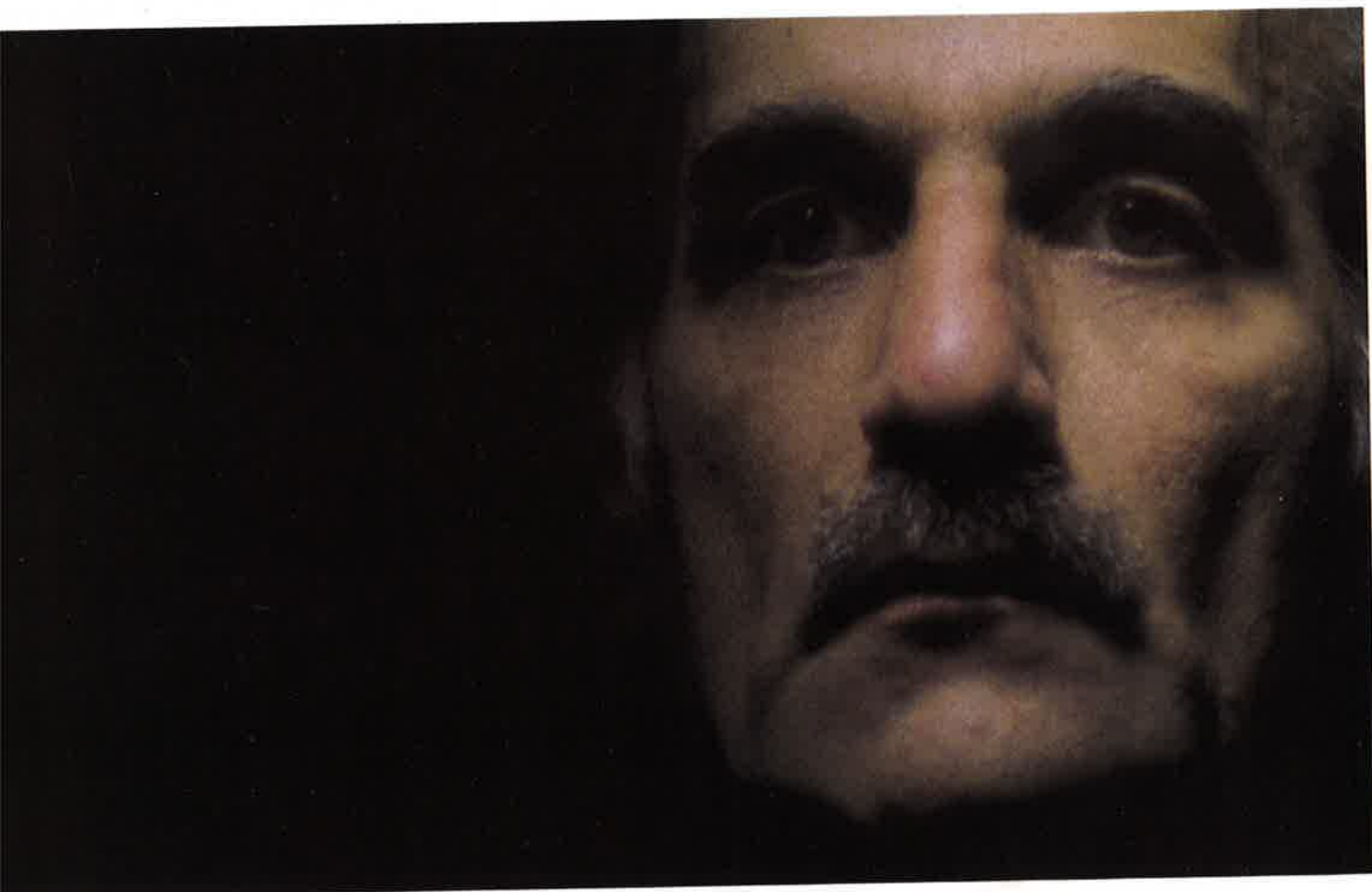


# L'INTRANQUILLITÉ DE L'ÊTRE

DANS UN INTERVALLE IMPROBABLE, **GLEN LUCHFORD** FILME  
UNE INTERPRÉTATION ACCABLANTE DE LA SUSPENSION DU RÉEL ET PISTE  
L'INEXORABLE INCOMMUNICABILITÉ DU DÉCHIREMENT



**L**e visage pose une énigme absolue. Comme lors d'une première rencontre, initiée par une infime et fragile suspension temporelle durant laquelle on cherche à déchiffrer, dans les traits du visage, les linéaments d'une histoire personnelle. Le visage d'Alfred Merhan porte son mystère comme la condition même de son existence. Un visage à la fois lunaire et intense où des yeux charbonneux et vifs regardent le monde qui l'entourne avec un étrange détachement. Oblomov moderne, Alfred Merhan, comme le protagoniste du roman homonyme, refuse de quitter l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle depuis maintenant 12 années successives. Réfugié iranien débouté de sa requête de visa et de la nationalité française, il s'est cloîtré dans un refus obstiné d'affronter le monde. Comme le personnage de Goncharov qui recevait ses invités au chevet du lit qu'il avait choisi comme ultime rempart contre les agitations du monde, Alfred accueille placidement les journalistes et les équipes de tournage télé qui cherchent à démêler son étrange parcours de réfugié politique.

Glen Luchford, ennuyé des campagnes publicitaires pour Prada qui lui valurent une reconnaissance internationale dans le monde de la mode et de la photographie, cherchait un sujet de film : "Quand j'ai pris connaissance de l'histoire d'Alfred, je ne pensais pas que cela pourrait donner un film, mais c'était suffisamment intéressant pour faire le voyage jusqu'à Paris." Il est devenu pendant un an l'hôte persévérant d'Alfred dont il a fait le personnage principal de son premier film *From Here to where* : "J'étais ému par cette rencontre, je ne voyais toujours pas sous quel angle envisager un film. Mais l'histoire entrait en résonance avec celle de mon père qui n'a pas quitté sa maison pendant cinq ans après la séparation avec sa mère." Alfred est le miroir de nos défaillances et le dépositaire de notre commisération, "pendant un an passé auprès de lui, je n'ai pas rencontré une seule personne qui n'ait pas tenté de le sauver"

indique-t-il, "pourtant dans cet aéroport, il est dans un environnement qui lui est familier." Le film se penche avec empathie sur le destin d'Alfred, mais Glen Luchford avoue avec franchise son opportunisme : "J'aimerais dire que c'est un film humanitaire, mais c'est une démarche purement égoïste. Alfred me donnait le prétexte du film." Néanmoins, l'énigme intrinsèque incarnée en la personne d'Alfred ne cède jamais devant la bonne conscience ou l'inquisition du film : "Le monteur avec qui je travaillais m'a dit un jour, tu n'as rien capturé d'Alfred dans ce film, pas une seule vérité. C'est lui qui t'a un peu capturé, il ne voulait pas que tu saches." Il tempère alors cette première affirmation : "La scène finale dans les toilettes est le seul moment où il se livre, je filmais alors à l'extérieur, à un moment donné, Alfred s'est emporté, Paul, le réalisateur dans le film, insistait : "tu ne peux continuer à vivre ainsi, tu dois quitter l'aéroport." J'ai eu peur que nous soyions allés un peu trop loin. Alfred est alors sorti précipitamment, a fait demi-tour, et m'a dit : alors j'étais bon, c'était pas mal !" Le jeu de pouvoir et d'instrumentalisation qui opère dans le cinéma est momentanément renversé dans ce film, la narration s'appuie sur cette inconnue jusqu'à son point de rupture. ▶



Le film dérouta ses spectateurs : *"Étrangement, tous ceux qui ont vu le film, sont sortis insatisfaits."* déclare le réalisateur. Un dérèglement savamment orchestré, le film met en abîme son propre tournage, les atermoiements de son réalisateur Paul Berczeller alors que s'emmêlent inextricablement la volonté de sauver Alfred et celle d'achever le film qui le tirerait définitivement de l'inutilité dans laquelle il se fourvoie : *"C'est un film sur le salut. Paul considère que s'il peut sauver Alfred, il se sauve lui-même. C'est pour cela qu'il est si déterminé. Le désespoir l'emporte quand il réalise qu'il ne pourra ni finir le film, ni sauver Alfred."* La continuelle frustration à l'œuvre dans le film est intime à la naissance même du projet : *"En 1998, j'ai commencé à écrire un scénario. Cela a duré 3 ans et je ne savais toujours dans quelle direction j'allais. J'ai débuté par des histoires très conventionnelles qui ne débouchaient sur rien." Une stagnation partagée par Paul qui "dans la vie est un journaliste américain. Il avait un projet avec une maison d'édition, et chaque fois qu'il approchait de l'achèvement du livre, il détruisait ce qu'il avait fait."* Les deux errances créatives s'exacerbent au contact de la fin de non recevoir existentielle incarnée par Alfred, adressant les problèmes d'identité et d'appartenance : *"Alfred est une métaphore puissante. Nous partagions tous une certaine incapacité à changer nos vies, c'est pour cela que c'est devenu le thème du film."*

La trajectoire incessante et fructueuse entre fiction et réalité achève de brouiller les repères, et engendre une forme narrative ramifiée, saisie à travers les monologues de Paul interrogeant ses motivations profondes, la déroutante amoureuse de ses dialogues téléphoniques avec sa femme restée aux USA, et les multiples rencontres avec les protagonistes du film. Autant de discours qui se croisent, s'enchevêtrent mais ne se rencontrent pas. L'incommunicabilité profonde des individus condamne l'enthousiasme de Paul à devenir un bavardage vain sur un film qui ne se fera jamais. Soulignant visuellement le cloisonnement des êtres, Glen Luchford intercale toutes sortes d'obstacles translucides qui compromettent la vision : *"Je voulais, autant que possible être en position de voyeur. Alors, avec la caméra, je me cachais derrière des vitres, des objets, c'était totalement inutile mais donnait au spectateur l'impression d'assister à ce qu'il ne devait pas voir. Cela octroyait au film une forte charge de réalité."* Grand amateur de films, Glen Luchford nourrissait constamment sa

photographie de références cinématographiques, aussi, passé à la réalisation, tout un pan de mémoire visuelle et d'affinités stylistiques s'épanchent dans ce film. L'ambivalence du docu-fiction affine le film à des réminiscences godardiennes (dont il avoue être un admirateur) comme *Sauve qui peut la vie*, aux récents films d'Harmony Korine, et aux turbulents films de Werner Herzog.

L'aéroport est un protagoniste essentiel, on ne peut imaginer une métaphore plus explicite des dérives du film que ce terminal circulaire et labyrinthique. Quelques années plus tôt, Marc Augé avait pointé l'essence de la modernité dans ces non-lieux urbains : les salles d'attente, les supermarchés, les échangeurs d'autoroute... Autant de lieux anonymes, transitoires dont se nourrit l'aliénation moderne. Le film comporte peu de plans sur les espaces vacants de l'aérogare, mais les plans extérieurs tournés à proximité de l'aéroport offrent une vision embuée et onirique de cette architecture lourde et symbolique : *"Un aéroport est un entre-la-terre-et-le-paradis a si joliment dit une personne qui travaillait à Roissy",* ajoute Glen Luchford, *"c'est un endroit paradoxal car tous les gens bougent, ils partent ou ils arrivent, et là, au milieu de ce mouvement, se trouve Alfred, il est assis, il ne va nulle part. Il est comme enraciné dans l'aérogare."* Le film s'attache aux interstices de l'existence, tout semble arrêté dans un stand-by halluciné, alors que les personnages s'agitent constamment, que le film hésite entre rêve et achèvement, que le réalisateur persiste dans sa quête impossible.

Si l'on repère des constantes entre sa photographie et le film, elles s'expliquent davantage par le commun référant cinématographique qui travaille souterrainement dans ses compositions et l'atmosphère irréaliste de ses photos. En passant au cinéma, Glen Luchford, s'est bien gardé de transposer le savoir-faire et la technique dans lesquels il excelle : *"J'ai dû tout apprendre sur le tas. Je peux dire que je ne me suis pas du tout soucié de l'image dans ce film. Tout est filmé en vidéo digitale, je passais la caméra à qui voulait s'en emparer. C'est la performance qui m'intéressait, pas l'image."* Le film procède à un enchaînement désinvolte de textures d'images aux qualités diverses, les noirs et blancs du moniteur s'enchaînent dans les images au grain exacerbé du digital, alors que les plages plus lisses du 35 mm participent à créer une fluidité particulière. Le film s'engendre sur des décalages entre

"ALFRED MERHAN EST UNE  
MÉTAPHORE PUISSANTE.  
NOUS PARTAGIONS TOUS UNE  
CERTAINE INCAPACITÉ À  
CHANGER NOS VIES, C'EST POUR  
CELA QUE C'EST DEvenu  
LE THÈME DU FILM."

l'image et la voix-off accentués au montage. Il livre ses coutures, ses sutures comme autant d'hésitations inventives. Le film porte la trace de toutes les fluctuations du tournage, "au point que l'équipe pensait que j'étais fou". La mise en abîme du tournage dans le film n'est pas qu'un effet de style ou un clin d'œil érudit à la Nouvelle Vague : "c'est juste un moyen de narrer l'histoire, il fallait une raison pour aller tous les jours rendre visite à Alfred à l'aéroport." Autant de situations absurdes, quasi kafkaïennes qui se traduisent par un humour diffus : "Par moments, l'équipe était complètement perdue. Il y a une scène tournée en 16 mm, l'équipe pensait qu'elle ferait partie intégrante du film, alors ils peaufinaient l'image, mais ce n'était pas mon film, c'était celui du réalisateur dans le film. Moi, tout ce que je voulais c'était tourner cette même scène en vidéo."

## "L'HISTOIRE ENTRAÎNE EN RAISONNANCE AVEC CELLE DE MON PÈRE QUI N'A PAS QUITTÉ SA MAISON PENDANT CINQ ANS APRÈS LA SÉPARATION AVEC MA MÈRE."

Le film cherche encore ses distributeurs en Grande-Bretagne, alors qu'il figurait au festival d'Edimbourg cet été. Glen Luchford considère que le public français saura mieux appréhender ce film décalé : "La France a une attitude plus ouverte vis à vis du cinéma ; en Grande-Bretagne, le cinéma s'est complètement américanisé." Un rêve de film qui se clôt sur les images aériennes de l'aéroport et les plans redondants d'avions au décollage : un temps en suspens, une pure expectative ■

